

Bernard
SERRELAUD

Carrefours



Bernard Serrelaud

Carrefours

© Bernard Serrelaud, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2695-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aucune société ne peut prospérer et être heureuse,
dans laquelle la plus grande partie des membres est pauvre et misérable.*

Adam Smith, *La Richesse des nations* (1776)

PROLOGUE

Sous la timide clarté d'une aube frémissante, enchâssé entre ses montagnes, le glacier travaillait. Des crevasses béantes montaient les sons d'une agonie lente mais inéluctable. Le pétilllement de la fonte d'une neige ancienne et l'écoulement cristallin de l'eau résonnaient avec la permanence d'un processus qui ne s'arrête plus. À cette mélodie légère se mêlaient soudain les grondements de la glace. Parfois, c'était un cri sourd, apocalyptique, qui semblait provenir des tréfonds de la terre. On aurait pu croire à un coup de tonnerre, mais de l'intérieur, comme la plainte lascive d'un dieu souterrain à la voix grave.

Puis venaient les tiraillements, les grincements, les crissemments, dont la puissance démontrait l'ampleur des forces en présence. L'édifice de couches de glace se cisaillait afin de se mettre en mouvement vers la vallée. Tel un bateau dont le bois de la charpente hurle sous la force de l'océan, le glacier gémissait pour ramper sur la montagne. Ce chant des contraintes, ce murmure de la pression témoignaient de l'activité qui habitait le géant couché.

Enfin, le glougloutement des bulles d'air piégées dans les profondeurs rythmait tout ce tintamarre. Présent depuis une éternité, le glacier offrait à ceux qui voulaient bien l'écouter ce concert paisible et menaçant. Seul le chef d'orchestre avait changé : maintenant l'homme avait remplacé la nature. Alors que les rythmes des saisons et des ères avaient régi sa croissance, sa vie et ses mouvements pendant des siècles, le glacier voyait maintenant l'activité humaine lui imposer sa régression. Ces mêmes hommes lui avaient aussi trouvé un nom, un synonyme d'abondance qui était maintenant devenu dérisoire : la Mer de Glace.

Les crêtes crénelées de l'aiguille du Grépon luisaient déjà dans le soleil matinal, mais le glacier, au creux de la vallée, restait dans l'ombre. L'obscurité y livrait son dernier combat avant de se retirer pour le reste de la journée. Transpercée par les faisceaux de deux lampes frontales, elle s'effaçait pour

laisser le passage à deux hommes. Chaudement vêtus, encordés, chaussés de crampons, ils progressaient à bonne allure dans leur ascension.

Partis au milieu de la nuit de la gare du train de Montenvers, les deux hommes avaient entrepris une randonnée pour rejoindre le refuge du Requin. Les premières heures de marche, dans le noir de la nuit, avait été prudentes mais maintenant, entre chien et loup, ils avançaient avec plus d'assurance. Au rythme de leurs respirations et des claquements de leurs crampons sur la glace, ils gravissaient le relief ébouriffant de ces étendues gelées.

Les deux hommes n'échangeaient pas un mot. Le premier de cordée, attentif et concentré, ouvrait la voie et choisissait le meilleur chemin. Il s'arrêtait parfois pour sonder la glace à coups de piolet. Son compagnon le suivait à quelques mètres, restant dans ses pas. Levant fréquemment la tête, il ne pouvait s'empêcher de contempler le paysage exceptionnel qui s'offrait à lui.

Soudain, en bas d'une petite combe, le deuxième homme trébucha. Son pied heurta un bloc de glace et, ne pouvant reprendre son équilibre, il fit un vol plané vers l'avant. Il atterrit sur une surface de glace dure où il s'affala de tout son long. Il resta immobile quelques instants mais, alors qu'il essayait de se relever, sa combinaison de ski commença à glisser dans le sens de la pente. Il tenta vainement de s'agripper quelque part mais malheureusement, l'infortuné prit de la vitesse vers le fond de la combe, sur sa droite. Son compagnon l'avait entendu tomber et avait tourné la tête. La corde entre les deux hommes, qui n'était pas assez tendue, claqua d'un coup sec et le premier homme fut happé vers l'arrière. Sans point de fixation, les deux hommes se mirent à dévaler la glace ensemble.

Au point le plus bas de la combe s'ouvrait une étroite crevasse. Poussant un cri désespéré, le deuxième homme tenta de s'accrocher à la surface glacée mais il fut avalé par le gouffre. Sa tête buta contre le rebord et son cri s'arrêta net. Le premier homme, qui prenait la même direction, eut le réflexe salvateur de planter son piolet de toutes ses forces. Il ressentit une violente décharge dans les muscles de ses bras lorsqu'il y reçut l'énergie cinétique de son compagnon mais il tint bon.

Allongé, les bras tendus, il était à moins d'un mètre de l'ouverture de la crevasse. Battant furieusement des pieds, il réussit à prendre appui sur ses crampons pour soulager ses bras. Il avait repris le contrôle mais sa position restait précaire. Il cria :

— Monsieur Gabriel ! Monsieur Gabriel ! Vous allez bien ?

Encore estourbi par le choc sur sa tête, ce dernier ne répondit pas tout de suite. Puis il finit par dire :

— Oui... Je suis là...

— Très bien, répondit le guide qui prenait les choses en main. Est-ce que vous pouvez regarder autour de vous ? Qu'est-ce que vous voyez ?

Reprenant quelque peu conscience, Vincent Gabriel observa ce qui l'entourait et leva la tête.

— Je ne vois pas la surface, la corde est en appui sur un aplomb !

— Et plus bas ?

— La crevasse s'élargit vers le bas, je ne distingue pas grand chose, c'est sombre...

— Pouvez-vous prendre un appui avec vos crampons sur la paroi ?

— Non, elle est trop loin ! Je suis en suspension sur la corde...

— Il faut absolument que vous arriviez à vous accrocher quelque part. Je vous tiens avec mes bras mais ça ne va pas durer éternellement. Essayez d'utiliser votre piolet !

Vincent Gabriel se saisit de son piolet qui était fixé à sa ceinture. Il avisa la paroi la plus proche mais ses coups frappaient dans l'air.

— Je n'y arrive pas ! dit-il, l'angoisse dans la voix.

— Faites un mouvement de balancier avec la corde, répondit le guide. Rappelez-vous la balançoire dans votre jeunesse, faites aller les jambes pour lancer le mouvement.

Suivant ses conseils, Vincent balança ses jambes pour faire osciller la corde. Finalement, il réussit à planter son piolet, puis ses deux crampons dans la paroi de la crevasse.

Sentant la tension de la corde diminuer, le guide lui demanda :

— Vous êtes bien accroché ?

— Je pense que oui !

— Il faut que vous soyez sûr ! J'ai besoin de vous lâcher environ quinze secondes pour vous attacher solidement à mon piolet et faire le noeud. Vous vous en sentez capable ?

— Allez-y ! répondit Vincent sans hésiter.

Le guide desserra son étreinte sur la corde. Avec dextérité, il planta profondément son piolet un peu plus loin et y attacha la corde, serrant avec plusieurs noeuds. Il put transférer le poids du corps de Vincent Gabriel sur ce montage mais garda quand même la corde à son propre baudrier.

— Voilà, c'est fait ! cria-t-il. Si vous êtes fatigué, vous pouvez relâcher votre prise et vous laisser pendre à la corde. Je vais voir si je peux vous attraper.

Se penchant sur le bord de la crevasse, le guide examina l'intérieur.

— Je ne vous vois pas et l'ouverture de la crevasse est très étroite.

— Je ne vois rien non plus, répondit Vincent, la tête levé vers la voix. Il n'y a que de la glace au dessus de moi.

— L'aplomb sur lequel votre corde est en appui nous empêche de nous voir. Et il y a à peine le passage pour un homme...

— Allez-vous pouvoir descendre vers moi ?

— C'est trop aléatoire...

Puis après une longue pause, le guide ajouta :

— Je ne vais pas pouvoir vous tirer de là tout seul, monsieur Gabriel.

La gorge de Vincent se serra. Autour de lui, les parois gelées irradiait une

froidure intense qui commençait à pénétrer sa combinaison.

Après quelques instants de réflexion, le guide continua :

— Je vais lancer un appel radio vers la vallée pour demander du secours. Mais vu notre emplacement, ils vont devoir venir à pied. Cela va prendre du temps.

— Combien de temps ? demanda Vincent.

— Difficile à dire, sûrement plusieurs heures. Ne craignez rien, vous êtes bien attaché désormais, il n'y a plus de risque de chute. Je reviens tout de suite !

Vincent entendit le guide fouiller dans son sac puis s'éloigner un peu. La radio émit des sifflements aigus pendant que le guide ajustait la fréquence. Vincent distingua quelques bribes d'une conversation et le guide finit par revenir au bord de la crevasse.

— Les secours sont prévenus, monsieur Gabriel. Comme je vous l'avais dit, ils vont venir à pied et apporter le matériel nécessaire pour descendre dans la crevasse et en remonter avec vous. Une fois qu'ils seront arrivés, vous serez tiré d'affaire.

Vincent acquiesça d'un grognement. Le guide ne rajouta plus rien.

Le rythme du coeur de Vincent, accéléré par l'adrénaline, ne baissait pas. Il jeta un oeil autour de lui. Les murs de glace présentaient des lueurs bleutées dans la semi-obscurité de la crevasse. Le froid intense étouffait les sons mais il entendait distinctement les plaintes du glacier. Elles ressemblaient aux gargouillements d'un estomac qui allait l'avaler. Les écoulements chuintaient comme des suc digestifs qui commençaient leur oeuvre.

Tout à coup, la voix du guide fit sursauter Vincent.

— Parlez-moi, monsieur Gabriel !

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu ! Il faut que vous restiez l'esprit éveillé, ne pas

vous engourdir et succomber au froid. Vous êtes entouré de glace et ne pouvez pas beaucoup bouger. Tout d'abord, faites des mouvements circulaires avec vos bras.

Vincent s'exécuta. Le guide entendait le froissement des vêtements au fond du gouffre.

— Très bien, reprit-il. Continuez comme ça à intervalles réguliers. Mais il faut que je sache en permanence que vous êtes conscient. Donc, je vous écoute !

— Vous m'écoutez ?

— Oui, racontez-moi quelque chose.

— Mais... Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

— Je ne sais pas... Parlez-moi de vous par exemple !